



# Académie des sciences d'outre-mer

## Les recensions de l'Académie <sup>1</sup>

***Petite introduction aux postcolonial studies / Yves Clavaron***  
**éd. Kimé, 2015**  
**cote : 60.293**

La littérature est aujourd'hui abondante, depuis le tournant de ce siècle ou un peu avant, à propos des « *postcolonial studies* », de la littérature postcoloniale, de la « subalternité » postcoloniale, des querelles polémiques ou argumentées autour de la notion même... Au point qu'à moins d'avoir pu consacrer du temps à l'acquisition de l'expertise nécessaire, ce domaine (disciplinaire, littéraire, politique, voire engagé pour ou contre et en conséquence polémique) peut sembler confus et difficilement compréhensible à beaucoup d'« honnêtes gens ».

Par son titre même, l'ouvrage d'Yves Clavaron attirera ceux-ci. Désireux d'avoir un guide, quelques lumières ordonnées, ils auront donc toute raison d'aller voir un texte qui serait destiné aux... « Nuls ».

C'est bien de cela qu'il s'agit mais cette « petite » introduction, ce véritable « manuel », est tout sauf scolairement basique ou simpliste.

L'auteur, bon connaisseur de la chose, sa bibliographie et ses activités en témoignent, commence, dans son introduction, par décomplexer son lecteur. Il expose, en effet, d'entrée de jeu, que le « concept de postcolonialisme, apparu dans le monde académique anglo-saxon au début des années 1980, résiste à la définition par son caractère hétérogène et problématique... ». Nous voilà prévenus et si cette « petite introduction » permet d'y voir un peu plus clair, une « petite conclusion », comme nous le verrons, se termine par un point d'interrogation.

Après avoir rappelé que 80% de la population mondiale a été concernée par la colonisation, soit comme colonisateur, soit comme colonisé, l'auteur en conclut qu'un phénomène d'une telle ampleur ne peut pas ne pas laisser de trace, pendant et après la période concernée. Une remarque de lecteur au passage : le « colonial » dont il s'agit ici, est bien celui qui s'est manifesté, à l'initiative des Européens et selon des modalités bien étagées et bien différenciées dans le temps, depuis la conquête du Nouveau Monde jusqu'au « partage » de l'Afrique à Berlin en 1885...





## Académie des sciences d'outre-mer

Il n'est donc pas question, lorsque l'on évoque le colonial et le postcolonial, d'autres formes anciennes ou plus récentes, de domination ou de soumission des peuples dans d'autres contextes, par exemple au temps de l'Empire romain, des Empires chinois (anciens et actuel) ou de l'ex URSS...

Fermons cette brève parenthèse pour en revenir au sujet de l'ouvrage.

Le premier point à éclaircir se traduit par l'orthographe dans laquelle on traduit le concept, « post-colonial », « postcolonial », le premier étant d'ordre chronologique (ce qui est advenu *après* la période coloniale), le second étant d'ordre épistémologique (soit la critique de « l'état colonial et de ses conséquences »). Pour faire bon poids, une troisième graphie, « Post/Colonial », serait une tentative de rassemblement des deux premières.

Le lecteur non spécialiste est d'entrée rassuré, sa probable mauvaise compréhension du ou des concepts couverts par les mots aux trois graphies n'est pas forcément de sa responsabilité, puisqu'ils sont eux-mêmes confus et ambigus.

Il suivra donc volontiers l'auteur selon le chemin que celui-ci propose : les lointaines origines, les littératures postcoloniales, les sciences humaines au service des études également postcoloniales, la francophonie dans la mesure où elle permet de comprendre ce qu'ont été et sont devenues les littératures de même langue et de les comparer, enfin le cas particulier que représente la France au regard, en bon français, de ces « post-colonial » et « postcolonial » *studies*.

Car l'avènement tardif du « post colonial » en France, au tournant du présent siècle a été accompagné de vives réticences et de débats souvent polémiques, ce que, dans un ouvrage de 2010, J. F. Bayart qualifiera de « carnaval académique ».

Or, paradoxalement, si la ou les notions de « post-colonial » ont été, depuis les années 1970, pour l'essentiel, la préoccupation du monde universitaire anglo-saxon, majoritairement nord-américain (dont on sait qu'il n'est pas le seul fait d'Américains de naissance, le cas du palestino-américain Edward Said en témoigne), au tout début ce monde s'est largement revendiqué d'une *French Theory*, et de penseurs français, dont une partie (Foucault, Derrida, Deleuze, Guattari...) n'a jamais imaginé lancer quoique ce soit de relatif à la colonisation ou à la post-colonisation. Il s'agit bien plutôt de la mise en œuvre ou de l'application, dans un domaine particulier, de concepts élaborés par des auteurs français, philosophes, sociologues, historiens de la philosophie, à partir de la fin des années 1950, dans le domaine philosophique notamment, dont la matrice intellectuelle s'est appliquée à bien d'autres domaines de la philosophie, de la sociologie, voire de la littérature...

D'autres « précurseurs » français, moins théoriciens ou philosophes, pourraient également constituer l'une des sources de ce prochain « postcolonial » anglo-saxon, notamment Aimé Césaire, Frantz Fanon, Albert Memmi et deux de leurs héritiers plus récents, Abdelkébir Khatidi et Édouard Glissant. Le lecteur comprend aisément que les trois premiers, anticolonialistes et se revendiquant d'une identité radicalement ou indiscutablement différente de celle du colonisateur peuvent être « précurseurs » d'une revendication anticoloniale



## Académie des sciences d'outre-mer

préfiguratrice d'un postcolonial épistémologique. Le même peut être plus dubitatif en ce qui concerne les héritiers mais ce n'est pas ici le lieu d'analyser leur œuvre, manifestement « post-coloniale » au sens chronologique, plus transculturelle que « postcoloniale » au sens épistémologique.

Le chemin des origines suivi par Yves Clavaron se poursuit à travers « le Tiers-mondisme et les penseurs de la libération », ceux-ci pouvant également être retenus parmi les « précurseurs ». Là encore, la place des Français dans cette recomposition est plus que significative. Pour mémoire, la formule « Tiers-monde », aujourd'hui dépassée, a été inventée au début des années 1950 par le démographe Alfred Sauvy, elle s'inspirait du « Tiers État » de la monarchie française et de la Révolution et l'un des acteurs essentiels – et finalement le bénéficiaire - de la dite Révolution. Ce qui limite le sens de la comparaison de départ. Le « Tiers-monde », devenu successivement « Pays en voie de développement », « Pays les moins avancés » etc., s'est entre temps largement diversifié entre « Pays émergents » et les autres, restés les plus pauvres et justifiant les besoins « d'aide au développement » de la part des « Pays développés ».

Le contexte géopolitique (guerre froide, luttes pour les indépendances, « non-alignés » et conférence de Bandung...) signe la fin chronologique de la période coloniale, par conséquent le tout début du « post-colonial » historique mais aussi l'annonce du « postcolonial » épistémologique.

À ce propos, l'auteur signale, sans encore vraiment approfondir, que ce contexte géopolitique ne peut conduire à ignorer que des revendications politiques et des littératures de langue européenne n'ont guère de liens avec ce nouveau contexte et relèvent difficilement de ce que l'on entend couramment par « postcolonial » : en Amérique latine comme dans les pays peuplés au cours des trois derniers siècles d'Européens de souche, Amérique du Nord, Pacifique, le discours anticolonial est à la fois beaucoup plus ancien et de nature très différente. Il se complique de revendications qui demeurent internes, à caractère ethnique, pour des enjeux d'identité et de libération mais pas forcément d'indépendance. Dans une avant-dernière étape de la remontée vers les origines, l'auteur traite de l'appropriation par les « fondateurs historiques » des principes et méthodes du « poststructuralisme et du déconstructionnisme », philosophie qui « théorise des questions contemporaines de l'avènement de la postmodernité... », notamment en littérature. Là encore, les principaux penseurs de ces approches « postmodernes » sont des Français, déjà cités plus haut.

Il le fait à travers trois brèves monographies d'auteurs jugés significatifs au point d'être considérés comme « la trinité » fondatrice du *postcolonial* : Edward Said, le palestinien-américain dont l'un parmi ses nombreux écrits faisait de l'Orient une création fantasmée des Occidentaux ; Gayatri Chakravorty Spivak, née en 1942 à Calcutta alors capitale des Indes britanniques, enseignante à l'université Columbia de New-York, dont l'un des essais les plus fameux fut et reste « Can the Subaltern Speak » ; Homi Bhabha, né à Bombay et enseignant à Harvard, qui se réclame à la fois de Lacan et de Fanon et a analysé « une interdépendance entre colonisateur et colonisé et une construction mutuelle des subjectivités... ».



## Académie des sciences d'outre-mer

À partir de l'analyse de situations particulières, éventuellement globalisées, « elle constitue davantage un ensemble d'affirmations polémiques sur la production culturelle des pays colonisés (ainsi que colonisateurs), une série d'instruments conceptuels, qu'une discipline universitaire en soi ». Suivent de brèves recensions sur quelques écrits, articles ou essais susceptibles de faire comprendre cette affirmation au lecteur.

Celui-ci, ainsi éclairé sur un « carnaval » susceptible de le faire douter des fondements intellectuels et disciplinaires de cette notion de « post-colonial »/« postcolonial » que l'on peut également rassembler sous une appellation plus générale, les « *postcolonial studies* », est alors invité à s'intéresser aux littératures postcoloniales (rappelons ici que l'auteur est professeur de littérature).

Yves Clavaron évoque tout d'abord et logiquement les littératures d'imitation des littératures européennes, puis celles qui s'opposent, soit les premières étapes largement dominées, en s'y conformant ou en s'y opposant, d'une prochaine littérature arborescente, bientôt émancipée et revendicatrice d'identités.

À partir des années 1930, ce mouvement d'arborescence conduit à de nouveaux canons, identitaires (Négritude, par exemple) et, vers les années 1980, « les littératures postcoloniales, francophones et anglophones, changent de registre... ». La littérature dite de *World Fiction* abandonne le procès du colonialisme et du colonisateur pour prendre une autonomie nouvelle : il ne s'agit plus alors de « branches » ethniques ou régionales mais bien des expressions d'un monde désormais global et contemporain, même s'il utilise des langues d'origine européenne. Les problématiques, les esthétiques, les cultures, pour s'exprimer en français ou en anglais, ne relèvent plus de sous-catégories des littératures « canoniques » anglaise ou française mais bien d'identités multiples et d'aujourd'hui.

Ces littératures, par définition très diverses, auxquelles on peut rattacher des noms aussi disparates que ceux de Salman Rushdie, J.M. Coetzee, Wole Soyinka etc. revisitent souvent et les réinterprètent au prisme de leurs propres critères des œuvres « canoniques » des littératures proprement anglaise ou française. Et l'auteur de prendre en exemple la relecture de l'œuvre de Joseph Conrad, tel *Au cœur des ténèbres*, qui en inverse la vision initiale. Ce faisant, l'on n'est plus dans la contestation ni, encore moins, dans le pastiche, mais bien dans une toute nouvelle approche des mêmes grands thèmes romanesques. L'auteur qualifie, entre guillemets, de « Tout-monde » et de « Littérature-monde » ces œuvres de fiction d'un monde dorénavant « contemporain, tel qu'il est dans sa diversité, sa pluralité et dans son chaos... ».

La même analyse vaut pour les écrivains francophones actuels, ceux qui n'appartiennent plus strictement à la classique littérature française mais expriment en français des sensibilités, des identités, des approches culturelles différentes quoique fort compréhensibles à tout lecteur francophone.

Cette diversité du « Tout-monde », de la « Littérature-monde », préserve des effets « niveleurs de la mondialisation ».



## Académie des sciences d'outre-mer

Ce chapitre de l'ouvrage se clôt par l'énoncé des « problématiques pour une poétique » et l'influence des « diasporas » sur la nature de ces littératures. De fait, il revient sur le choix de la langue par des auteurs tiraillés entre le français, langue d'expression et « de pouvoir », et les langues locales, porteuses d'autres cultures, d'autres visions du monde. D'où une sorte d'hybridité, source de « poétique ». Ici, citons l'auteur pour ne point le trahir : « Les littératures postcoloniales se caractérisent souvent par une écriture du déplacement et une thématique liée à l'exil, à la perte du pays et de la langue d'origine, au sentiment d'être étranger et/ou de se situer dans un entre-deux culturel... ». Soit l'écrivain nomade, souvent aisé, parfois honni par son milieu ou sa culture d'origine (Salman Rushdie en est le meilleur exemple), souvent bien accueilli ailleurs, vivant finalement dans une « patrie imaginaire » (formule du même Rushdie).

De nature quelque peu différente sont les littératures de « l'immigration », « beur » en France, turque en Allemagne, ou les littératures « ethniques et migrantes » en Amérique du Nord.

Le lecteur comprend, s'il interprète bien l'auteur, le caractère souvent ambigu de ces littératures dites postcoloniales : elles ont pris leur autonomie culturelle et intellectuelle, elles sont des littératures à part entière mais elles restent très marquées par le souvenir ou les influences anciennes de la période coloniale. Elles sont donc doublement « post-coloniales » au sens chronologique et « postcoloniales » au sens épistémologique.

Dans un court chapitre, l'auteur évoque en peu de pages les relations ou le positionnement des *postcolonial studies* avec et dans d'autres sciences humaines, plus précisément l'histoire, quelques sciences sociales et une branche particulière, celle des études de genre.

Tout d'abord, une brève analyse des « subalternistes », à l'origine d'influence marxiste. Le terme désigne bien la chose : aux temps coloniaux, l'Occident dominait et établissait ses propres normes à l'Histoire, pour simplifier un centre dominateur, le sien, face à un monde dans l'antichambre : d'où l'origine des *subaltern studies*, celles qui se donnent pour vocation de faire entendre la voix des « subalternes », qui contredit la vision du monde autocentrée du colonisateur. Des intellectuels indiens ont joué un rôle déterminant dans ce mouvement de pensée. Plus tard, des historiens africains s'efforceront d'adapter cette approche à l'histoire de l'Afrique.

Anthropologie, ethnologie, géographie, sociologie, ont « une longue histoire partagée avec le colonialisme ». Rien d'étonnant donc à ce que ces mêmes disciplines et d'autres, voisines, aient donné lieu à des critiques et à des réinterprétations, tant au sein même des analyses européennes (en ce sens, elles ne relèvent pas du postcolonial) que de la part des ex-colonisés ou de leurs descendants.

Par définition, le *gender* partage bien des problématiques communes ou proches avec le « postcolonial », s'agissant de mouvements précédant, accompagnant ou structurant des remises en cause d'ordres imposés de longue date à des sociétés ou à un sexe (voire à des catégories « sexuelles », telle l'homosexualité).



## *Académie des sciences d'outre-mer*

On se gardera d'en faire reproche à l'auteur, désireux de couvrir le plus possible de champ aux différents aspects du postcolonial. Mais ce court chapitre, pour informé qu'il soit, souvent dans le détail, paraît trop survoler une matière qui eût mérité plus que des notations rapides.

Avec le chapitre suivant, « Études postcoloniales, francophonie et littérature comparée », on en vient à une rapide analyse de ce que fut la francophonie, en son temps, centrée, malgré des précautions, sur le français langue de France et de ce qu'elle est aujourd'hui, toujours en devenir, à l'image du monde anglophone.

Salman Rushdie déclarait en effet, en 1993, « la littérature du Commonwealth n'existe pas », récusant ainsi toute appartenance des littératures-monde de langue anglaise à un univers académique britannique, « la place des productions littéraires extra-européennes en français est interrogée tant du point de vue de leur ancrage académique que de leur relation avec le canon occidental ».

Un manifeste paru dans le « Monde des Livres » du 16 mars 2007, signé de 44 écrivains de langue française, annonce l'existence de cette Littérature-monde en français, en lieu et place de la Francophonie (institutionnelle, faut-il comprendre). Le mouvement est de « décentralisation » au sens plein. Mais à la différence de ce qui se passe du côté anglophone, où l'anglais est bien devenu une langue-monde mais aussi du monde, ce que n'est plus vrai pour le français, celui-ci se réclame, dans la diversité des Littérature-monde, de l'héritage des Lumières, de l'universel et de la raison. Tout en s'affranchissant du pacte supposé avec la nation par les animateurs de cette révolution. Les noms cités sont cependant bien français de France, tels Le Bris et Rouaud.

D'où l'apparition d'une « post-francophonie », élément marquant quoique récent du postcolonial, par laquelle, tout en revendiquant une Littérature-monde en français, l'on rompt des liens anciens et datés et l'on s'insère dans un monde plus vaste et plus diversifié, ce « qui favorise les zones de contacts, linguistiques, culturelles et littéraires ». Loin donc des « visées universalistes et assimilatrices de la « mission civilisatrice » et de l'idéal centralisateur de la République... ». En d'autres termes, la pluralité et l'altérité des littératures en français permettent à la langue de se retrouver en « espace de rencontre avec les autres ».

Suivent des considérations intéressantes sur les relations entre « Postcolonial » et francophonie, notamment à travers l'ouvrage de Jean-Marc Moura, « Littératures francophones et théorie postcoloniale » ou les essais éclairants d'auteurs anglais et allemands.

Enfin, l'auteur s'intéresse en peu de pages à un comparatisme forcément renouvelé dans ses approches et ses méthodes, où il ne s'agit plus d'étudier des sous-chapitres d'une littérature-mère mais de traiter des branches représentatives de littératures plurielles et diversifiées, c'est-à-dire représentatives d'altérités.

Pour terminer, Yves Clavaron expose à son lecteur les conditions dans lesquelles le « postcolonial » a été – tardivement – reçu en France et les débats, pour ne pas employer de termes plus forts, auxquels il a donné lieu.



## Académie des sciences d'outre-mer

Une première observation : il est courant de dire que les Français en général - opinion publique et monde académique - ont gardé entre la fin des colonies et leur indépendance et la fin du XX<sup>e</sup> siècle un silence prudent, signe de volonté d'occultation et d'oubli, peut-être de gêne. Il semblerait qu'Yves Clavaron, sous réserve d'une relecture plus attentive, fasse sienne cette vision des choses. L'auteur de la présente note de lecture aurait tendance à la récuser, car il possède dans sa bibliothèque quelques dizaines d'ouvrages écrits, par des universitaires ou par des essayistes, entre la guerre d'Indochine et les années 1990. Ils traitent de la matière et ils reflètent des opinions à tout le moins contrastées allant de la défense, parfois sans trop de nuances, de la colonisation à la française, à sa condamnation, également et souvent trop sommaire. Cela de façon parfois polémique, parfois de façon disciplinairement solide. Il est bien possible que l'opinion publique proprement dite ait rapidement tourné la page à partir des années 1960 mais il ne faut y voir que sa sensibilité à des événements ou à des problématiques actuelles ou de proche avenir.

On n'ira pas plus loin dans cette remarque personnelle car il est bien possible que l'auteur de la présente note de lecture soit influencé, pour des raisons personnelles, et ait par conséquent attentivement suivi pendant quatre ou cinq décennies tout ce qui était publié à propos de l'histoire coloniale et postcoloniale ainsi qu'aux problématiques plus pressantes de l'actualité relatives, pour faire simple, aux pays du Sud et à leur contribution à la géopolitique mondiale.

Quoiqu'il en soit, cette notation personnelle a peu de sens, puisque Yves Clavaron reprend en quelques pages presque finales les échanges parfois violents qu'ont échangés dans les récentes années les partisans d'une approche postcoloniale et les détracteurs. En simplifiant, ces échanges résument et concentrent fort bien les positionnements des décennies précédentes.

Tout d'abord, contrairement à ce qui se passe dans le monde anglophone, il n'existe pas à l'Université française ou de langue française (à l'exception peut-être du Canada), de chaire ou de discipline identifiée du « postcolonial », à la fois par conservatisme et méfiance de ce qui vient du monde anglo-saxon. D'autre part, ici l'auteur est particulièrement sévère, la Francophonie institutionnelle a du mal à sortir « d'une logique gallocentrée », qui la conduit à « un protectionnisme linguistique et à un anti américanisme assez fort ».

Parmi les partisans d'une approche postcoloniale sont notamment cités Marc Ferro et l'ouvrage qu'il a dirigé, *Le livre noir du colonialisme*. Mais aussi des ouvrages visiblement polémiques, tels *La Fracture coloniale*, *Culture postcoloniale*, de Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Sandrine Lemaire.

La liste des détracteurs cités par l'auteur est significativement plus longue et plus diversifiée entre « non-repentants » (Max Gallo, Pascal Bruckner, Daniel Lefeuvre), d'une part, de l'autre et sans doute plus sérieusement, critiques disciplinaires argumentées, relatives aux méthodes scientifiques et de recherche (Emmanuelle Sibeud, Romain Bertrand, naturellement Jean-François Bayart et son « carnaval académique »).



## Académie des sciences d'outre-mer

Ces courtes listes ne sont manifestement pas exhaustives. Peu importe à ce stade, la rapide évocation de ce qui sépare les *pro* et les *anti* se suffit à elle-même, elle montre bien le caractère ambigu et méthodologiquement insuffisamment établi du « Postcolonial » (remarque personnelle du signataire de la présente note de lecture, qui n'est pas aussi clairement énoncée par l'auteur).

Dans sa conclusion, celui-ci rappelle que, dès 2006, tant dans des écrits que lors de colloques, la fin du « Postcolonial » était annoncée. « Le postcolonial semble désormais s'orienter vers le cosmopolitisme et la globalisation... ». Formules qui sembleront sans doute au lecteur de sens tout aussi problématique que celui du presque défunt.

Mais Yves Clavaron déclare, *in fine*, que l'une des grandes figures fondatrices du postcolonial, Edward Said, avait réussi à « faire converger études postcoloniales et luttes anti-impérialistes... À cette condition, le postcolonial devient un espace théorique et d'action, une praxis, une théorie en acte ».

Cette formulation se comprend fort bien, s'il s'agit de mettre une approche plus ou moins disciplinaire au service d'une cause qui, en soi, n'est pas et ne peut être de nature scientifique. Cela ouvre un passionnant débat : ou comment mener des études à caractère scientifique ou disciplinaire et les mettre au service d'une cause, politique, culturelle, économique ou sociétale. En d'autres termes, existe-t-il, au moins dans les sciences de l'homme, une ou des sciences ou disciplines servant d'autres finalités que proprement scientifiques ? Auquel cas, elles ne sauraient être qu'éphémères et, sans jeu de mot insultant, que « subalternes ». La réponse est, avec peu de doute, positive, elle pose de graves questions épistémologiques. Existe-t-il, en particulier dans les différents domaines des sciences de l'homme, des « connaissances valables » hors problématiques d'abord non scientifiques ?

Pour en revenir au point de départ, le titre : l'introduction aux *postcolonial studies* est « petite » par le volume de l'ouvrage (176 p. dont une petite quarantaine de notes, d'index et de bibliographie), comme il a été dit, elle n'est ni sommaire ni simpliste. Certes, pour tout lecteur un peu informé, il y a nombreuse matière à discussion, celle-ci ne remettant jamais en cause le fond. Dans son évidente volonté de ne rien omettre, l'auteur donne parfois des résumés que l'on aurait aimés un peu plus nourris. Observations vénielles, d'autant plus que l'appareil critique est suffisant pour que, si nécessaire, le lecteur dispose d'une sorte de guide pour approfondir tel ou tel aspect de la question.

Depuis trois ou quatre ans, l'ASOM a consacré plusieurs notes de lecture à des ouvrages traitant du postcolonial. Celui-ci est sans doute à la fois le plus synthétique, il couvre un large champ. Même « petite introduction », il est dense, appelle une réflexion de fond et n'enferme pas son lecteur dans des vérités premières et indiscutables parce qu'elles seraient assénées. D'où la longueur inhabituelle de la présente recension.

**Jean Nemo**